

L'Abaille

de la Nouvelle-Orléans

Journal Hebdomadaire

Fondée le 1er Septembre 1827

Publiée par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La., Téléphone Main 4160.

Enregistre à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.

En Louisiane et au Mississipi, par un \$2.50
Pour les Etats-Unis, un an\$3.00
Par mois25c

Reduction des Tarifs

DE CHEMINS DE FER DE L'EST A L'OUEST

Le commerce de grains exportés par la Nouvelle-Orléans ayant pris un essor vraiment considérable, depuis deux ans, il a fallu que les grandes lignes de chemins de fer de l'Est s'en inquiètent bien vite. Les capitalistes de New York ont jeté des regards envieux sur les ports du Sud, se demandant comment on pouvait oser attaquer l'orgueilleuse suprématie de la métropole américaine.

Un de leurs grands moyens de défense a été mis en usage, et les taux de fret ont été baissés sur les grains allant de l'Est à l'Ouest.

Nous croyons cependant que New York s'est servie bien en vain cette fois-ci de cette arme que son or seul lui procurait, et qui lui rendait tributaires toutes les sections des Etats-Unis.

Le fait est que le Sud en ces dernières années a fait de tels progrès qu'il sera difficile, sinon impossible, à New York de lui enlever certains commerces d'exportation qui semblent devenir plus importants par ce que la proximité des produits et les moyens de transport semblent plus faciles et plus naturellement accessibles.

Le Port de la Nouvelle-Orléans, situé à l'embouchure de la vallée du Mississipi, est destiné par la logique seule de son emplacement à prendre une ascendance prépondérante sur les autres ports du Sud et à maintenir sa place de second port des Etats-Unis.

Defense et Illustration de la Langue Francaise

Quel nouveau Joachim du Bellay entreprendra aujourd'hui la croisade destinée à protéger la langue française, non seulement contre le péril intérieur des méchants écrivains et des mauvaises études qui l'ont toujours menacée, mais contre le péril extérieur qui la veut frapper dans son influence, sa diffusion, son autorité? Voici ce que l'on a pu lire dans une correspondance adressée de Washington au New York Herald (édition de Paris):

"L'anglais sera sans doute la langue officielle de la Conférence sur le désarmement, d'après les personnes qui approchent le secrétaire d'Etat Hughes et disent que celui-ci attache à ce point une grande importance et s'oppose à ce que les débats aient lieu en deux langues, ainsi qu'il en fut à Versailles. On dit même que les invitations à la Conférence appelleront sur cette condition l'attention des délégués, et ceci, sans doute, pourrait avoir une influence sur la nomination des représentants des pays qui ne parlent pas l'anglais. On sait qu'ici les représentants américains sont fort désireux d'avoir affaire à des délégués parlant l'anglais, et les représentants de la France, de l'Italie et du Japon qui auraient cet avantage seront particulièrement bien accueillis..."

Sans doute une telle information n'est-elle encore que l'indication d'un état d'esprit, qu'un ballon d'essai. Mais sa gravité ne peut, ne doit pas nous échapper. Avant même d'avoir eu lieu, cette Conférence sur le Désarmement nous oblige à nous armer pour notre défense: singulière conséquence d'une proposition prématurée. Le président Wilson avait imposé, on se souvient avec quel orgueil, sa Société des Na-

tions, dont l'Amérique n'a pas voulu. Le président Harding convie maintenant l'Europe à désarmer quand les Alliés n'ont pas encore pu obtenir le désarmement de l'Allemagne, quand la Haute-Silésie regorge d'armes, quand l'Orient tout entier est en armes, quand la seule force demeurée organisée en Russie est l'armée rouge, et quand l'Irlande armée retient une armée anglaise. L'effroyable lutte de quatre ans qui devait aboutir, sinon à l'utopique suppression de la guerre, du moins à son éloignement, si nécessaire à la réparation de tant de ruines, n'a rien terminé parce qu'elle eut pour épilogue un traité incomplet, œuvre d'hommes d'Etat qui connaissaient insuffisamment l'histoire et la géographie de l'Europe et s'imaginaient que la carte peut se refaire sans tenir compte du travail des siècles. La victoire, comme la défaite, a ses obligations dont la principale est d'assurer la sécurité du vainqueur. Une victoire sans résultat peut être préjudiciable au vaincu lui-même parce qu'elle entretient chez lui de fausses espérances, déforme sa morale en le poussant à se soustraire à ses engagements, le détourne d'une franche acceptation qui lui éviterait l'inquiétude, les fausses orientations, les erreurs.

Dans tous les cas, c'est en français qu'il nous conviendra de discuter à Washington sur le désarmement. Dans ses Lettres, Voltaire constatait avec une vive satisfaction spirituelle: "Notre langue se parle à Vienne, à Berlin, à Stockholm, à Copenhague, à Moscou; elle est la langue de l'Europe, mais c'est grâce à nos bons livres et non à la régularité de notre idiome." Elle est la langue de l'Europe: ne sera-t-elle pas un jour la langue universelle? A Madame Denis, il assure que notre langue et nos belles-lettres ont fait plus de conquêtes que Charlemagne. Mais peut-être oublie-t-il que ces conquêtes spirituelles ont besoin, pour s'imposer, d'être appuyées sur le respect et l'intérêt attachés par les peuples à la force matérielle d'une nation. Dans son Dictionnaire philosophique, il revient sur la régularité de notre idiome et voit mieux son importance: "Quand on a un nombre suffisant d'auteurs approuvés, la langue est fixée." Les bons auteurs servent précisément à fixer la langue. La nôtre offre cet avantage de stabilité tout en demeurant souple et vivante. C'est le fruit des longs siècles de littérature qui l'ont enrichie et épurée ensemble, lui ont laissé la diversité des formes tout en les assujettissant à des principes et à des règles, ont soumis l'Académie à l'usage et l'usage à l'Académie. Swift, dans les dernières années du règne de la reine Anne, avait rêvé de fonder une Académie pour la langue anglaise sur le modèle de notre Académie française. Est-ce faute de ce régulateur, est-ce nature même de l'idiome, toujours est-il certain que l'anglais n'a pas atteint la fixité du français et se prête plus facilement à des controverses sur son interprétation. Il n'a pas notre clarté, notre pureté, notre précision.

Ces qualités avaient valu à la langue française d'être choisie comme langue diplomatique. Longtemps, remplaçant le latin mort, elle régna ainsi dans les traités et les conventions. Elle répudia les non-sens. Les contresens s'y aperçoivent aisément. On s'en rend mieux compte lorsqu'on a poussé un peu loin ses études de droit et, après le Code civil, compulsé les recueils de jurisprudence. Les travaux préparatoires du Code nous révèlent avec quelle sûreté et compétence ses auteurs ont pu fixer en formules les lois grâce à la justesse des mots et à la structure des phrases, au point que la jurisprudence n'a pu en altérer le sens. Tandis que la plupart de nos lois récentes, bâclées à la Chambre et au Sénat sans avoir été préparées par des techniciens, ne résistent pas au contraire à l'analyse et ne prennent leur véritable portée que lorsque la jurisprudence les a interprétées. Ce qui prouve qu'une langue, si excellente soit-elle, n'est jamais qu'un instrument et

ne vaut que par ceux qui l'emploient. Mais qu'arrive-t-il si elle apporte à ceux-ci dont le choix peut être suspect ses imperfections et sa mobilité?

Lorsque la France reçut à Versailles les Alliés pour la fabrication du Traité, chacun d'eux fut libre de parler sa langue dans la discussion, et le Traité fut rédigé en anglais et en français. Il y avait là une politesse faite par la France à ses hôtes. Cette politesse, comment les Américains ne nous la rendraient-ils pas? C'est là véritablement le minimum des égards qui nous sont dus. La Marne et Verdun sont des mots français qui doivent suffire à imposer notre langue. Nous ne rappellerons jamais assez nos sacrifices et nos pertes. Ils interdisent qu'on nous adresse le reproche d'impérialisme, tant que les dommages que nous avons soufferts ne seront pas réparés. Aujourd'hui Reims et Verdun, affichées sur tous nos murs, empruntent de l'argent pour relever leurs ruines. Qu'ont-elles reçu des Allemands?

L'emploi de la langue française, c'est un moyen de rappeler au monde que la France, au premier rang dans l'épreuve et dans la douleur, dans les pertes et les dévastations, mais aussi dans la bataille et dans la victoire, ne doit tout de même pas passer au second rang dans la paix.

HENRY BORDEAUX,
de l'Académie française.

LOUPS ET BREBIS

La Fontaine est le plus clair, le plus multiple, comme le plus agréable des conseillers. Ses fables ont réponse à tout, elles donnent, dans maintes circonstances, des solutions qu'il est bon de méditer. Est-il un plaidoyer plus gracieux, plus touchant que celui contenu dans "Les deux pigeons?"

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre. L'un d'eux, s'ennuyant au logis, Fut assez fou pour entreprendre Un voyage en lointain pays.

On sait ce qu'il advint au pigeon volage et quel avertissement sa fugue donne à tous les infidèles. Au retour la pigeonne pardonna.

Quelle leçon de prévoyance nous apporte l'apologue du "Renard et du Bouc." Ce dernier, ne voyant pas plus loin que le bout de son nez, aide le renard à sortir du puits, mais il y reste lui-même.

Sans vouloir ainsi multiplier les exemples, trouver dans la mouche du coche une allusion à ceux qui font plus de bruit que de besogne, constater dans "l'huître et les plaideurs" une remarque assez dure pour les gens de loi, que doit-on penser de la fable: "Les loups et les brebis" ou bien encore de celle intitulée: "Le fermier, le chien et le renard?" Ici nous touchons à une question d'actualité, plutôt utopique que brûlante.

Quoi qu'il en soit, laissons parler la fabuliste. La Fontaine nous conte, avec sa fine bonhomie, "qu'après plus de mille ans de guerre déclarée" les loups proposèrent la paix aux brebis. Des commissaires furent nommés pour rédiger les conditions de la paix, du désarmement même. On se trouva des otages: les brebis livrèrent leurs chiens, les loups leurs louveteaux.

Un beau jour; l'aventure est logique et bien humaine quoiqu'il s'agisse de loups; les louveteaux, devenus grands, font une vaste tuerie des agneaux les plus gras. Les chiens qui se reposaient, les pauvres, les bonnes poires de chiens, sur la foi des traités, furent étranglés en dormant.

Et le fabuliste de conclure:

—La paix est fort bonne en soi. Mais de quoi sert-elle avec des ennemis sans foi?

Dans l'autre fable, le fermier laisse la porte du poulailler grande ouverte: "Chacun était plongé dans un profond repos"

—Le maître du logis, les valets, le chien me

—Poule, poulets, chapons, tout dormait."

Le renard jonche le poulailler de cadavres. Le fermier furieux s'en prend à son chien, qui lui réplique, avec autant d'ironie que de bon sens: "Que peut faire le chien quand le maître laisse la porte ouverte?"

Ces deux fables doivent laisser rêveurs les pays qui, comme la France, sont toujours exposés à une attaque subite de la part de l'Allemagne, pour ne citer que cette nation; il en est d'autres plus chattemites. Les partisans du désarmement disent bien avec une étrange logique: "Qu'est-ce que la France a à caindre? Si on l'attaque de nouveau, à l'improviste, si on la ravage, eh bien plus on la ravagera plus nous punirons ses ravageurs." Que la France se laisse donc ruiner, ravager, du moment que le principe du pacifisme, que l'idéal de ceux qui sont hors de la zone dangereuse seront sains et saufs et nous lui tresserons des couronnes! nous lui ferons des funérailles triomphales!"

Grand merci—Bon appétit—mes maîtres.

Après tout n'est-ce pas superbe de se sacrifier pour de grandes idées? Mais il est bien moins superbe de passer pour le pâtra de l'univers.

Laissons au second plan cette question irritante et insoluble. Mais considérons, franchement, que l'Allemagne s'est merveilleusement organisée. En l'espace de cinquante ans, la fortune de la Prusse est passée de quelques milliards à près de 400 milliards. Elle travaillait, elle travaille encore, avec méthode et d'une façon inlassable à augmenter sa richesse, avec l'ambition de devenir en quelque sorte le centre et le foyer du monde. Ambition vaine peut-être, mais combien dangereuse pour ses voisins:

Et c'est à ce moment que l'on parle de désarmement.

Les mobiles qui ont fait déclancher par l'Allemagne la guerre formidable de 1914 sont d'ordre économique. Le surpeuplement de l'Allemagne, la surproduction de ses industries l'ont incitée à conquérir de nouveaux débouchés. La victoire eut assuré à son commerce une maîtrise, un développement inimaginable. Elle a perdu la première manche. Mais ce n'est pas un peuple comme celui-là qui abandonnera la partie. C'est le loup qui attend continuellement à la porte de la bergerie que le berger oublie son fusil, que le chien s'endorme, que la porte reste ouverte. Ne nous payons pas de mots. C'est de mots et de phrases sans action que meurt un pays. Lorsque M Briand ira à la conférence de Washington, qu'il emporte les fables de LaFontaine dans sa poche et qu'il se souvienne de sa vieille grammaire de Lhomond: "Si vis pacem, para bellum." Attention aux brebis, le loup veille.

PANTOMIME

Pierrot, qui n'a rien d'un Clitandre,
Vide un flacon sans plus attendre,
Et, pratique, entame un pâté.

Cassandra, au fond de l'avenue,
Verse une larme méconnue
Sur son neveu déshérité.

Ce faquin d'Arlequin combine
L'enlèvement de Colombine
Et pirouette quatre fois.

Colombine rêve, surprise
De sentir un cœur dans la brise
Et d'entendre en son cœur des voix.

PAUL VERLAINE.

Au Danemark, les fermiers sont requis de numérotter et d'initialiser chaque œuf envoyé au marché. Si l'un de ces œufs est gâté, le fermier est condamné à une amende et si trois sont pourris, il est boycotté.

En toute chose il faut considérer la fin.